

RICHARD E. STROUT

---

CONTRE  
VENTS  
*et*  
MARÉES

---

*Une histoire des Églises de Frères  
chrétiens au Canada français  
1926 – 2010*



230 rue Lupien,  
Trois-Rivières (Québec)  
Canada G8T 6W4

## LES PREMIÈRES ASSEMBLÉES

Comme précisé plus haut, l'œuvre actuelle des assemblées de Frères au Canada français date de l'arrivée de M. John Spreeman à la fin du mois de décembre 1926. Il était venu s'installer définitivement au Québec afin d'évangéliser la population en grande majorité francophone<sup>8</sup>. Coïncidence intéressante, peu de temps avant son arrivée avait lieu la création de l'Église unie du Canada par un acte du Parlement, le 10 juin 1925. Contrairement aux actions passées des trois principales Églises qui se retrouvent sous cette nouvelle plus grande dénomination protestante du Canada, cette dernière, de son propre aveu<sup>9</sup>, ne s'est pas préoccupée de l'évangélisation des Canadiens français.

M. Spreeman est venu de Toronto, dans la province de l'Ontario. Il a été envoyé sur le champ missionnaire parmi les francophones par la Pape Avenue Gospel Hall. Cette assemblée locale était issue de l'œuvre qui avait lieu à Hamilton en Ontario, qui elle-même était le fruit du travail de Frères écossais venus au Canada à la fin des années 1800. Dans son livre, *My People : the History of those Christians Sometimes Called Plymouth Brethren* (Mon peuple : L'Histoire de ces chrétiens qu'on appelait parfois les Frères de Plymouth), Robert Baylis rapporte qu'à une exception près, « tous ceux de la première génération de Frères qui ont été des évangélistes pionniers en Amérique du Nord étaient écossais et anciens presbytériens<sup>10</sup>. »

Le premier écossais qui a prêché en Amérique du Nord fut Donald Munroe, qui est venu à Parkhill en Ontario, à l'automne 1871 (sic).

Munroe avait mené des campagnes d'évangélisation dans les villages et les quartiers ouvriers depuis douze mois sans faiblir et le but de son voyage était de rendre visite à ses frères qui s'étaient installés au Canada, de pouvoir changer un peu d'air et se reposer. Mais très rapidement, il s'est rendu compte que les églises de Parkhill étaient aussi dépourvues de vie spirituelle que celles des villages écossais. Dans une lettre décrivant la situation, il écrit : « Le pasteur méthodiste a prêché comme si tous allaient au ciel ; il les a appelés ses "frères". Le pasteur presbytérien a prêché comme si nous étions tous inconvertis, mais il nous a renvoyés à Moïse pour nous préparer et nous améliorer avant de venir à Jésus. »

Munroe loua lui-même une salle et se mit à prêcher chaque soir. Après une dizaine de jours, il rapporta dans une lettre que « plus d'une douzaine de personnes avaient déclaré s'être attachées à notre précieux Jésus<sup>11</sup> ».

Nous avons des échos par ailleurs de ses activités qui se sont déroulées en 1872, car elles ont soulevé une vraie controverse dans le sud-ouest de l'Ontario, dans la région de Sarnia, comme cela est rapporté dans des articles parus dans le *Sarnia Observer*. Ce qui va suivre provient d'un manuscrit de cinquante-sept pages, rédigé en 1979 par Herbert Lindsay Cochrane Reynolds, frère d'Arnold J. M. Reynolds, dont nous reparlerons au cours de ce récit. La majeure partie de ce manuscrit contient la transcription de nombreux articles apparus dans le journal cité plus haut et il est intitulé : « La grande controverse des "Frères de Plymouth" au sud-ouest de l'Ontario, 1872-1873. »

Au cours des mois de septembre et octobre 1872, deux jeunes évangélistes écossais issus des Frères de Plymouth, Donald Munroe et John Carnie, prêchèrent à Parkhill dans le comté de Middlesex. Ils n'étaient généralement pas les bienvenus au sein de la communauté, au départ, mais plusieurs personnes ont clamé s'être converties grâce à ces réunions. Ils furent invités à tenir des réunions similaires dans les quatre églises congrégationalistes du Révérend John Salmon. Ils tinrent leur premier service à Forest dans le comté de Lambton le 4 novembre 1872. Quelques semaines plus tard, ils prêchèrent

à l'église de Warwick, puis à Lake Shore et pour finir, dans la quatrième église de Salmon, à Plymton Township.

Au départ, leur auditoire les a bien accueillis et tous voulaient connaître leur « église d'origine ». Mais très vite, cet enthousiasme s'est transformé chez plusieurs en une forte opposition basée sur un débat interdénominationnel d'une intensité à peine croyable. Le camp de l'opposition était mené par le révérend James B. Duncan, pasteur presbytérien de Forest, qui était soutenu par plusieurs méthodistes, dont le révérend John Neelands et les révérends Hicks et Carscadden. Du côté des deux évangélistes, on trouvait le révérend John Salmon, un congrégationaliste, et le révérend Northrup, un baptiste.

Avec un siècle de recul, il est difficile de comprendre la violence de cette opposition. On pourrait s'attendre à une forte résistance aux penchants connus des Frères à l'anticléricisme et au rejet de toute structure ecclésiastique, mais il semblerait que cela n'inquiétait que faiblement les opposants. En fait, l'absence totale de quelque allusion que ce soit de la part des évangélistes à ces sujets, tend à montrer qu'ils s'étaient probablement retenus d'en parler durant leurs réunions d'évangélisation. De plus, parmi les convertis (dont la plupart n'appartenaient pas à une église) tous ne se sont pas identifiés par la suite au mouvement des Frères...

À la suite des réunions tenues par les deux évangélistes, deux des premières assemblées de Frères du sud-ouest de l'Ontario se sont créées à Forest et à Lake Shore. Toutefois même après plus d'un siècle, un sentiment d'amertume entre dénominations est encore très présent dans cette région. Ironiquement, le bâtiment de l'ancienne église presbytérienne de Forest, dans lequel le révérend James Duncan avait manifesté une telle opposition aux Frères, sert aujourd'hui de Salle évangélique à l'assemblée des Frères de cette ville.

C'est grâce aux efforts de ce Donald Munroe et d'autres, que se sont établies quelques-unes des premières assemblées locales de croyants au sud de l'Ontario. Il est intéressant de noter que ce fut le cas pour l'Assemblée de Parkhill qui a continué à exister au moins jusqu'en 1992, « certainement le rassemblement le plus ancien de

ce genre au Canada<sup>12</sup> ». D'autres assemblées sont nées autour de Toronto. John Spreeman est issu de l'une de ces assemblées, la Pape Avenue Gospel Hall. En étudiant le livre *Triple Tradition* de Ross MacLaren, on arrive à la conclusion que l'œuvre des Frères au Canada français, en ce qui concerne ses débuts du moins, a été tout aussi influencée, si ce n'est plus, par les Frères écossais que par ceux venus d'Angleterre.

Il existe un nombre suffisant de preuves qui démontrent que ceux qui sont appelés « Frères larges » en Amérique du Nord sont à différencier de ceux qu'on a nommés ainsi en Angleterre après la division de 1848, et que les deux ne sont pas historiquement liés. En effet, la plus grande partie des assemblées larges d'Amérique du Nord sont issues du travail d'un groupe de « Frères du Réveil » venus d'Écosse et d'Irlande dans les années 1870 et 1880 et de leurs descendants spirituels<sup>13</sup>.

Dès le départ, M. Spreeman n'était pas tout à fait seul sur le terrain. Parfois il était accompagné de Noah Gratton dont nous parlerons plus tard. Louis Germain était également sur le terrain. Après avoir fait du porte-à-porte au Québec depuis 1911, ce dernier avait quitté le champ missionnaire avant d'y revenir en 1933. L'histoire de la visite de MM. Spreeman et Gratton à Girardville en 1933 a été admirablement exposée par Edgar Doucet dans *La Délivrance*. Ce qui suit est cette histoire telle que rapportée dans les pages du *News of Quebec*.

## Girardville

Les gens de cette toute petite communauté au nord du Québec se sentaient frustrés par l'Église catholique simplement parce que le curé avait décidé de faire construire l'église dans le village, qui se trouvait à plus de six kilomètres de l'endroit où vivaient les premiers colons qui s'étaient installés dans cette région, plutôt que de choisir un emplacement à l'avantage de tout le monde. Alors que les vases destinés à l'eucharistie avaient déjà été retirés de la chapelle, le prêtre est venu pour récupérer les statues et les bancs. Toutefois, au lieu de demander la clé pour ouvrir la porte, il est entré en brisant une fenêtre. Il a été vu par M<sup>me</sup> Pierre Doucet qui a couru demander de

l'aide à ses plus proches voisines. Les femmes étaient, semble-t-il, des plus agressives, menaçant le prêtre avec une rame de canoë s'il osait toucher à l'un des bancs. L'affaire a été portée devant les tribunaux. Une décision a été finalement prise en faveur des habitants.

Dans la même période, un certain Monsieur B. avait commandé un Nouveau Testament qu'il avait vu dans le catalogue des frères Dupuis. Dans son colis, il a trouvé une adresse où l'on pouvait écrire pour poser des questions au sujet de ce livre et sur ce qu'il enseigne. La petite communauté s'est rassemblée et a décidé qu'il serait bon de demander à ce qu'un pasteur francophone vienne prêcher chez eux, puisqu'ils ne pouvaient pas avoir leur église là où ils le souhaitaient. Une annonce est parue dans *Le Soleil*, le journal de la ville de Québec, demandant un pasteur protestant qui parlait français.

À cette époque, M. Spreeman était à Montréal avec M. Gratton, cherchant la direction du Seigneur. Il entretenait une étroite correspondance avec les habitants de Girardville, puis, étant rassuré quant à la volonté de Dieu sur le sujet, il est arrivé dans ce village avec M. Gratton au début du printemps 1933. Ils ont été logés dans une des familles francophones et de là ils ont rendu visite aux gens et tenu des réunions de maison chez ceux qui les y invitaient.

Lors de leur premier dimanche, M. Spreeman a prêché dans la petite chapelle catholique et toute la communauté s'est rassemblée pour entendre ces pasteurs anglais qui parlaient en français et qui allaient les entretenir sur ce qu'ils avaient pu lire dans le Nouveau Testament. Le sujet qu'il a abordé fut celui de la Vierge Marie, très vénérée au sein de l'Église catholique. Cela étant un point très sensible chez les catholiques, beaucoup s'en sont retournés chez eux avec le sentiment qu'il avait mal parlé de la seule chose qui pouvait les conduire au Ciel. D'autres furent impressionnés par ce qu'ils avaient entendu, mais ils ne pouvaient pas accepter cet homme ou ses enseignements parce qu'il ne l'avait pas vu faire le signe de croix. D'autres encore, prétendant être en faveur de leur présence, ont rassemblé leurs enfants en arrivant chez eux et ont fait un chapelet pour ne surtout pas perdre de vue que leur salut venait, comme ils le croyaient, de la Vierge Marie.

Au cours de cette première visite, un prêtre d'Albanel avait envoyé de Québec des inspecteurs pour découvrir exactement ce qu'enseignaient ces deux hommes. Pensant qu'ils faisaient partie des voisins, MM. Spreeman et Gratton ont commencé à leur parler au sujet de l'Évangile et ont prié avec eux avant de partir. Ils n'ont plus jamais entendu parler de ces inspecteurs, ce qui tend à montrer qu'ils n'avaient rien trouvé qui mérite une intervention légale.

Leur première visite a duré environ trois semaines, mais ils y sont retournés durant l'été, accueillis par la même famille. La journée, ils travaillaient avec les hommes aux champs, trouvant de nombreuses occasions de discuter avec eux. Leurs soirées étaient occupées à parler à tous ceux qui se rassemblaient dans diverses maisons du village. Souvent, les hommes qui venaient écouter étaient saouls et ils essayaient désespérément de défendre leur église. Toutefois, à travers ces échanges, plusieurs ont été amenés à l'Évangile et petit à petit quelques-uns se sont convertis. Ça n'a pas été facile du tout pour ces gens de prendre position pour Christ. Certains ont été expulsés de leur maison et la persécution de la part de leurs amis était forte. Par contre, une fois le pas franchi, ils étaient comblés de joie, car ils avaient trouvé la vérité. Pour certains, ces enseignements étaient une source de joie et de bonheur, mais pour d'autres, comme au temps des apôtres, ces deux prédicateurs qui menaçaient la foi catholique devaient être éloignés de la communauté d'une manière ou d'une autre.

Parmi ceux qui ont été sauvés lors de cette deuxième visite se trouvait la femme du maire. Il s'agissait d'une terrible offense envers la dignité de celui-ci et sa position au sein de la communauté. Alors, avec quelques hommes et les encouragements du prêtre, il invita les deux prédicateurs à les rencontrer le long d'une route sur laquelle se trouvaient peu de maisons. MM. Spreeman et Gratton, estimant qu'il ne fallait rater aucune occasion, ont accepté de s'y rendre. Arrivés au rendez-vous, ils ont trouvé étrange de n'y voir aucune femme et que les hommes présents semblaient plutôt mal à l'aise. Un camion s'est alors arrêté à leur hauteur et il en est sorti des hommes armés et cagoulés qui leur ont ordonné de monter, c'est là qu'ils ont compris le pourquoi des allées et venues, des sous-entendus et des comportements bizarres.

Tous leurs tracts, leurs livres et leurs Bibles leur ont été retirés, ils ne les ont jamais revus. Ils ont été conduits jusqu'à Normandin, à seize kilomètres de là, où d'autres hommes, sous l'autorité du prêtre, essayèrent de leur faire promettre de quitter la communauté.

Sans se laisser intimider, MM. Spreeman et Gratton ont été emmenés à Saint-Félicien où ils ont pris une chambre d'hôtel pour la nuit. Le lendemain ils étaient de retour à Girardville. Cependant, ils ont senti qu'il valait mieux quitter le village pour un certain temps, le temps que les ressentiments et l'agitation se calment. Toutefois, ils sont revenus peu de temps après pour poursuivre l'œuvre à l'endroit où le Seigneur les avait conduits.

L'été suivant, en 1934, plusieurs habitants ont été baptisés et un petit groupe de dix ou douze personnes a commencé à se réunir pour partager le repas du Seigneur en souvenir de son sacrifice. La première assemblée canadienne-française était officiellement née.

D'autres efforts, qui n'ont pas abouti à la formation d'une assemblée, ont été réalisés à la même époque du côté de Duquen-Nord, à presque quatre-vingt-dix kilomètres au sud de Girardville, à mi-chemin entre celle-ci et Arvida. Cette ville a changé de nom depuis, elle s'appelle aujourd'hui Saint-François-de-Sales. M. Spreeman y a conduit des études bibliques hebdomadaires qui avaient lieu chez Cécile Deschênes ; cependant, le dimanche, les paroissiens se rendaient à l'église baptiste qui se trouvait dans la ville voisine de Roberval où enseignait le pasteur Gabriel Cotnoir.

Pendant ce temps, ailleurs au Québec, deux autres assemblées francophones sont apparues dès le tout début de l'œuvre : l'une à Montréal et l'autre à Rollet, dans le nord-ouest de la province.

## **Montréal**<sup>14</sup>

Dès 1926, une assemblée anglophone se réunissait dans le Park Extension Gospel Hall dans le quartier de Montréal du même nom. Ensuite, il y a eu pendant un certain temps des réunions sur le boulevard Jean-Talon, puis elles ont été déplacées sur la rue Ogilvy, d'où a été créée la Ogilvy Street Gospel Hall. Encouragée par le

zèle et l'enthousiasme de l'un des frères, l'assemblée a essayé de toucher la communauté francophone qui l'entourait en distribuant des tracts évangéliques. Inutile de préciser qu'ils ont rencontré une forte opposition. Lorsque John Spreeman et Noah Gratton sont arrivés au Québec pour commencer leur œuvre parmi les francophones, respectivement en 1926 et en 1933, ils ont fait de cette assemblée anglaise leur base d'opérations.

Parmi les premières personnes œuvrant parmi les Canadiens français à être associés ou encouragés par cette assemblée se trouvait Vincent Davey, qui est arrivé à Montréal en 1935 et qui participait à l'assemblée d'Ogilvy. C'est là qu'il a probablement rencontré Della Palmer. Ils se sont mariés dans cette assemblée en août 1941 et sont partis immédiatement pour la région d'Abitibi dans le nord-ouest du Québec pour soutenir la toute nouvelle assemblée francophone de Rollet et l'école qui s'était ouverte pour les enfants des nouveaux convertis issus du catholicisme. Il y avait aussi Bert Grainger et sa femme Isabel qui sont arrivés à Montréal en 1946. Ils participaient à la fraction du pain dans l'assemblée francophone de Montréal, mais il était important pour eux que leurs enfants entendent l'Évangile en anglais. Tous les dimanches soir, ils se rendaient à Ogilvy. Quand Bert n'était pas là, Isabel y emmenait les enfants en prenant le tramway et l'autobus<sup>15</sup>.

Même si ces pionniers, Spreeman et Gratton, ont été tous les deux accueillis à l'assemblée de la rue Ogilvy, c'est à une autre assemblée anglophone que nous devons l'existence de la première assemblée francophone de Montréal ; la Ebenezer Gospel Hall dans le quartier de Rosemont.

Cette assemblée francophone, dont les débuts remontent à 1938, n'est datée officiellement que de 1940. M. Gratton, qui avait aidé M. Spreeman à démarrer l'œuvre à Girardville, a été le principal responsable de cette assemblée montréalaise jusqu'à sa mort en 1962. Semble-t-il qu'elle s'est réunie à un moment donné aussi rue Masson. Dès le départ elle a été composée de croyants francophones et anglophones et a servi de base d'opérations à de nombreux serviteurs de Dieu qui ont travaillé parmi les francophones à Montréal ainsi que dans toute la province de Québec. Des réunions françaises ont continué à se tenir à

la Ebenezer Gospel Hall jusque dans les années 70. Entre-temps, cette dernière a changé de nom deux fois. Autour de 1956 elle est devenue la Ebenezer Gospel Chapel pour devenir, au début des années 90, la Rosemount Bible Church.

En 1946, l'assemblée francophone comptait plus d'une vingtaine de membres et pouvait se prévaloir d'un avenir prometteur. Six ans plus tard, l'œuvre se poursuivait, M. Gratton ayant été rejoint par Albert Grainer. Ils passaient tous les deux une bonne partie de leur temps dans cette assemblée. M. Gratton est décédé en 1962. Quatre ans plus tard, cette assemblée continuait d'être un refuge pour les chrétiens venus de loin qui souhaitaient se rassembler « de cette manière-là ». On l'appelait la « Salle évangélique », mais à partir de 1968 elle a pris le nom d'Assemblée française de Rosemont.

Entre-temps, en 1960, le Docteur Ron Smith et d'autres membres d'Ebenezer se sont intéressés de près à une nouvelle œuvre francophone qui démarrait sur la rue Boyce à Montréal, grâce à Raymond Taylor.

En 1970, Roland Labonté, l'un des tout premiers membres de l'Assemblée française de Rosemont, qui avait d'ailleurs été son correspondant pendant des années est décédé. Peu de temps après, l'assemblée francophone a été dissoute. Elle paraît pour la dernière fois dans les pages de *News of Quebec* en 1972. Heureusement, l'Assemblée chrétienne Maranatha sur l'île de Montréal, menée par Bill Learoyd, existait déjà depuis quelques années. Une nouvelle œuvre de Bill Wolitarsky venait de démarrer à Laval, à proximité de l'île. La toute nouvelle assemblée francophone à Pointe-aux-Trembles menée par Vincent Davey, aujourd'hui l'Assemblée chrétienne centre-sud de Montréal, ne verrait le jour qu'en 1979.

Pendant plus de trente ans, cette toute première assemblée francophone montréalaise avait servi de phare et de témoignage de la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ.

## **Rollet<sup>16</sup>**

L'assemblée de Rollet au nord-ouest du Québec, comme celle de Montréal, a démarré grâce aux efforts de John Spreeman. Des

réunions ont commencé à avoir lieu chez Eugène Ainslay à l'été 1938. Très vite cela a soulevé de l'opposition comme l'exprime M. Spreeman lui-même.

Le prêtre avait soulevé les gens et avait organisé un complot pour nous intercepter sur la route le dimanche suivant. Le samedi soir, les personnes qui nous recevaient nous ayant prévenus, nous nous sommes rendus sur les lieux du rendez-vous le soir même. Nous sommes arrivés vers deux heures du matin. Peu après midi, une foule s'est formée près de la maison. Certains étaient venus à pieds, accompagnés de quatre gros camions chargés d'hommes ce qui, au total, devait faire entre deux et trois cents personnes. La police provinciale était aussi présente puisque nous les avons prévenus des menaces que nous avions reçues. Il risquait d'y avoir de la bagarre, voire du sang, lorsque certains ont escaladé la clôture et se sont approchés de la maison. Mais le propriétaire leur a interdit d'avancer plus loin et la police leur a ordonné de revenir sur la voie publique. Ils ont continué à traîner autour de la maison pendant quelque temps, mais ils ont fini par partir, nous laissant l'occasion de rejoindre un autre quartier où nous avions une réunion ce soir-là. Nous avons continué de recevoir des menaces similaires et la police nous a conseillé de ne plus nous rendre sur place pendant un petit moment. C'est avec tristesse que nous avons renoncé à nous y rendre le dimanche d'après. Mais par la suite, nous avons continué comme avant sans que cela pose problème<sup>17</sup>.

En 1940, une maison vide qui se trouvait entre Rollet et Montbeillard a été obtenue par M. Lucien Martin pour en faire une résidence et un lieu de réunion. Le rez-de-chaussée a été transformé en salle de réunion, équipée de bancs faits de planches. L'étage supérieur a été rénové pour servir d'habitation. À l'automne 1941, M. et M<sup>me</sup> Vincent Davey ont emménagé dans le quartier pour s'occuper de la scolarisation d'un nombre croissant d'enfants francophones issus de familles protestantes. M. Davey a également pris la tête de cette jeune assemblée qui a commencé officiellement en 1942.

En 1943, une nouvelle école a pu être construite grâce à une bourse de 3000 \$ accordée par le gouvernement provincial. Les réunions de l'assemblée y ont été transférées. Cela s'est poursuivi jusqu'en 1966,

## *Introduction*

lorsqu'une nouvelle salle pouvant contenir une centaine de personnes a été construite sur un terrain acheté de M. Paul Richard à un très bon prix dans le village de Rollet. L'assemblée a donc déménagé pour s'installer à cet endroit, à huit kilomètres de l'endroit précédent. On espérait que cela aurait un plus grand impact sur les gens du village qui avaient un regard plutôt positif sur cette œuvre protestante francophone.

La petite assemblée a continué de fonctionner et de grandir, comptant un bon nombre de jeunes au tournant de ce siècle. Encore de nos jours, son témoignage demeure.